

Tout ceci en sachant que « *sous la présence pesante de l'atome* », « *l'inconcevable va être placé en quarantaine* », (la guerre entre puissances nucléaires ne peut plus être déclarée, les nations vont y substituer des mises en garde qui vont en tenir lieu). Il en découle que « *disposer de forces nucléaires, en accepter le coût, c'est percevoir des menaces mortelles... et donc se préparer à négocier, tôt ou tard, avec une puissance hostile* ».

Au fil de ses analyses et de sa réflexion, l'auteur amène son lecteur à admettre que la masse énorme d'armes nucléaires constituée depuis 1945 par les nations (17 000 têtes, dans 8 pays, pour faire bref) est largement surdimensionnée, quelque point de vue que l'on ait. Mais il a la sagesse d'observer que « mettre en cause la dissuasion, ou à l'inverse vouloir en être le champion, ce n'est pas dissuader sur un concept, c'est se pencher sur les conséquences éventuelles des plans d'emploi ».

Gilbert Pérol

Écrits et documents

(1946-1995)

Un diplomate exceptionnel

Par Philippe de Saint Robert

L'Harmattan, 2014

Mme Huguette Pérol publie, dans la collection « *Graveurs de mémoire* » chez L'Harmattan, les souvenirs rédigés par son mari tout au long de sa vie, jusqu'à sa mort en 1995. Gilbert Pérol fut un diplomate rare, certes non conformiste

Étant admis, donc, qu'il y a sur terre aujourd'hui « *trop* » d'armes nucléaires, quels que soient les usages que l'on peut ou veut, ou ne veut pas, en faire, l'auteur se hasarde à suggérer une conduite optimale à adopter par nos gouvernants : suffisance, transparence (mots repris par notre Président), mais aussi cohérence (ne pas faire n'importe quoi...), ceci en laissant aux « *néo pacifistes* » la liberté... d'espérer !

Ajoutons que, comme ses trois devanciers, ce livre intelligemment illustré et sous-titré se lit facilement. Il comporte *in fine* une annexe rappelant les effets des armes nucléaires, qui est loin d'être superflue.

Quant au public particulier que composent les lecteurs d'ESPOIR, qu'il sache que l'ouvrage « démontre que la pensée du général de Gaulle se transpose dans notre temps et devrait servir de référence à tous les Etats nucléaires ». C'est aussi notre avis. ■

comme l'indique le volume, mais surtout un homme qui pensait par lui-même et rencontra sa voie dès le retour du général de Gaulle en 1958. Je l'ai connu, pour ma part, dans les années soixante, alors qu'à l'Elysée il était affecté aux relations avec la presse, domaine où le Général n'était guère à son aise (Il dit un jour à Gilbert Pérol : « *J'ai toujours eu la presse contre moi, quand j'essayais avant la guerre de faire triompher mes idées. Pendant la guerre, tout ce qui s'écrivait en français était contre de Gaulle. A la Libération, il a bien fallu qu'ils crient Vive de Gaulle ; cela a duré un jour ; dès le lendemain, ils ont recommencé leur travail de sape. (...) Ça a toujours été ainsi depuis le XVIII^e siècle, depuis Voltaire et d'autres.* »)

Mon ami Pérol mettait souvent, dans la chemise du Général, certains des articles irrévérencieux que je publiais dans *Combat*, voire dans *Notre République*.

C'est qui me valut un célèbre *post-scriptum* à la lettre que le général de Gaulle voulut bien m'adresser lors de la publication du *Jeu de la France* : « *Je vous lis souvent dans les feuilles. Vous y êtes d'accord avec vous-même.* »

Par la suite, Gilbert Pérol fut successivement directeur d'Air France, puis ambassadeur à Tunis (où il était né), à Tokyo, secrétaire général du Quai d'Orsay à l'époque difficile de la première cohabitation, enfin ambassadeur à Rome où s'acheva sa carrière. J'ai vu ensuite avec quel bonheur il aborda sa retraite, heureux de pouvoir mieux exprimer sa pensée, mais vite écourtée par la maladie qui l'emporta brusquement.

Au hasard, je tombe sur un discours prononcé le 14 juillet 1988 au Palais Farnèse : « *N'est-il pas vrai que le sentiment national s'affirme partout comme une des forces qui rassemble les hommes et où ils voient le chemin de leur liberté ? Pour ce qui est de notre pays où le problème de l'immigration menace de tourner au drame, n'est-il pas temps de rechercher les solutions équitables à partir de cette idée de base que la France est une nation, avec sa terre, son histoire, sa culture et que, aussi généreuse soit-elle, elle n'a pas l'intention de se transformer en no man's land. Identité nationale donc, mais aussi, inextricablement mêlé à cela, ouverture à l'universel. Telle est la vocation de la France et tel est son honneur de nation. (...) Toute ma vie, j'ai entendu des étrangers en témoigner et nous supplier de garder notre personnalité française, notre culture, notre art de vivre, parce qu'ils y trouvaient une irremplaçable inspiration.* »

Lors du voyage en Union soviétique en juin 1966, le Général donne une petite leçon d'histoire à Gilbert Pérol : « *Ils ont besoin de paix, ça saute aux yeux. Remarquez que la Russie a toujours été pacifique ; elle n'a jamais déclenché une guerre, elle s'est battue pour se défendre : ça été les*

1.- « *Le Jeu de la France* », Julliard, 1967

Turcs, les Suédois, les Polonais, les Français, sans parler des Allemands. Elle s'est battue sur sa frontière de l'Est contre les menaces venues d'Asie et elle est allée finalement à leur rencontre, mais au fond, même au plus fort du communisme militant, elle n'a jamais cherché à porter la guerre chez les autres. (...) Elle a des ressources plutôt que des moyens ; il faut qu'elle en tire parti. Tout cela se développera et prendra son essor. L'idéologie, peu à peu, cède le pas aux problèmes de gouvernement ; et d'abord à celui de l'immensité. » Le Général sut de longue date que l'Union soviétique redeviendrait tôt ou tard la Russie.

Les remarques de Gilbert Pérol sur les hommes politiques sont sans détours et sans préjugés. Il note, en février 1976 : « *Très bon voyage de Mitterrand en Algérie, qui rétablit le contact, refait passer le courant entre les deux pays profonds. La Majorité [de droite] grogne et proteste, surtout chez les Indépendants où l'on mange du Boumédiennisme à tous les repas. Mais ils ont tort et leur cause est mauvaise. Mitterrand, à ce que je lis de ses propos, a été très bien, a gardé le ton juste. Et c'est tant mieux pour les relations franco-algériennes que Giscard, stupidement, et parce qu'il n'a pas de sens politique vrai, laisse aller à vau-l'eau.* » L'auteur note à un autre moment : « *Quand Giscard affirme qu'il est mondialiste, il a raison, il se définit bien lui-même, et je me méfie. C'est exactement ce que je ne suis pas.* » On trouve aussi dans ce livre des remarques dignes de La Bruyère : « *Parmi nos invités à dîner ce soir, un centriste. Il a un physique de centriste et je l'ai reconnu tout de suite — Huguette aussi, m'a-t-elle dit après. A l'aspect bien lavé, poli, un peu mou — un peu mâle blanc — un côté ricanant qui fait que leur gentillesse souriante tourne au jaune tout de suite, et que leur combat, toujours, se fait de biais. Mais la caractéristique du centriste, le signe qui ne trompe pas, c'est le besoin irrépressible de dénigrer la France, la délectation du morose. Vous reconnaîtrez infailliblement le cen-*

triste à ce que, à un moment de la conversation, (...) il aura cette phrase : "La France ne compte pas, nous ne faisons pas le poids, la langue française est condamnée, le monde entier déteste les Français, etc..." Les formules varient mais le thème est toujours le même : celui de l'abaissement de la France. »

Tous ses attachements sont là. La Creuse, Auvergne, sa terre maternelle où il aime à se retrouver. Un jour le Général lui dit : « *Vous êtes des Celtes, vous n'avez jamais été soumis ni absorbés par quiconque ; tout a glissé sur vous : les Gaulois, les Romains plus encore qui se sont contents d'assurer à travers votre région quelques voies stratégiques. L'Eglise, enfin, qui a cru vous convertir et n'a fait qu'effleurer les choses. Attachés à vos terres médiocres mais belles, vous n'avez pas suscité trop de convoitises ; vous avez pu rester vous-mêmes jusqu'à la toute récente époque moderne.* »

Joint à cela sa fidélité à la foi catholique, sourcilieuse, inquiète comme l'était celle du Général lui-même devant les bouleversements de Vatican II. Ainsi note-t-il un jour : « *L'Eglise réforme le sacrement de*

pénitence. J'espère, quant à moi, avoir l'immense joie, tant que je vivrai, de pouvoir m'agenouiller dans un confessionnal où un prêtre m'attendra, devant qui je m'humilierai, me mettrai à nu, palpitant de remords et d'espoir, attendant de son geste qui bénit de repartir lavé, pur et plein d'amour. » Il tentera, avec sa femme Huguette, comme Benoît XVI plus tard, de repêcher les traditionnalistes, sans y parvenir. Nous avons, avec ce recueil de récits et de pensées, une chronique de la France, de sa vie politique comme de sa vie spirituelle, qui s'étale sur cinquante ans.

A ses obsèques, le Père Abbé de Randol, Dom Eric de Lesquen, prononcera ces paroles : « *Ce qui frappait en lui, c'était une certaine grandeur à la française faite d'indépendance, d'unité et d'universalité. Il désirait voir renaître une pensée politique française réaliste et courageuse, héritière de l'enseignement social de l'Eglise et de la tradition capétienne de la souveraineté nationale.* »

On ne saurait mieux résumer cette vie exceptionnelle qu'on ne trouve plus guère dans les sphères où il exerça ses missions, mais qui nous demeure en exemple. ■